

Version finale avant travail de l'éditeur du texte paru
dans *Aux frontières des attitudes*, S.Duchesne, JM.Donegani et
F.Haegel eds. Paris, L'Harmattan, 2002, p. 272-295

SUR L'INTERPRÉTATION DES ENTRETIENS DE RECHERCHE

Jean-Marie Donegani
Sophie Duchesne
Florence Haegel

Dans son article : « Sur l'utilisation de l'entretien non directif en sociologie »¹, Guy Michelat a explicité et justifié le recours à cette technique d'enquête. Après avoir suivi ses enseignements, travaillé avec lui ou utilisé dans nos propres recherches cette méthode d'investigation, nous avons voulu saisir l'occasion de cet ouvrage pour confronter nos expériences et nos manières de faire afin de revenir sur quelques unes des questions qu'appelle la mise en œuvre de cette méthode ; ce faisant, nous tenterons d'approfondir les enjeux épistémologiques qu'elle soulève et de préciser la portée heuristique de son utilisation. Nous nous concentrerons sur les questions posées par l'analyse des entretiens plutôt que leur recueil. En effet, sur les questions liées à la passation des entretiens, et plus largement à l'usage de l'approche non-directive en sociologie, différents textes ont été publiés depuis l'article de 1975², dont un certain nombre en réaction à la

¹ Guy Michelat, « Sur l'utilisation de l'entretien non directif en sociologie », *Revue française de sociologie*, XVI, 1975, p. 229-247.

² Ils sont d'abord le fait des chercheurs dont la thèse a bénéficié de l'enseignement de Guy Michelat : c'est le cas de Nonna Mayer, *La boutique contre la gauche*, Paris, Presses de la FNSP, 1986 ; Jean-Marie Donegani, *La liberté de choisir. Pluralisme religieux et pluralisme politique dans le catholicisme français contemporain*, Paris, Presses de la FNSP, 1993 ; Marie-Claire Lavabre, *Le fil rouge*, Paris, Presses de la FNSP, 1994 ; Sophie Duchesne, *Citoyenneté à la française*, Paris, Presses de Sciences-po, 1997. Sur la pratique de l'entretien elle-même, on pourra se reporter aux chapitres de méthode des thèses à

2 - AUX FRONTIÈRES DES ATTITUDES

parution, en 1994, du chapitre méthodologique de Pierre Bourdieu dans *La Misère du monde*³. Mais peu d'entre eux ont insisté sur un élément essentiel : les entretiens de recherche, contrairement aux entretiens à visée démonstrative et politique utilisés dans le livre de Bourdieu, ont besoin d'être analysés. D'autres textes enfin ont traité plus précisément des méthodes d'analyse des entretiens, mais aucun d'entre eux ne se réfère explicitement, sinon de façon négative, à l'approche non-directive⁴. Or, il nous semble que les principes et la pratique du « non-directif », s'ils ne constituent aucunement la panacée de l'enquête qualitative, demeurent cependant des références très utiles dans l'apprentissage des manières de faire des entretiens et des façons de les analyser. Tout comme l'attitude non-directive constitue une expérience riche dans la mesure où elle conduit à prendre la juste mesure des difficultés rencontrées dans la réalisation de tout entretien⁵, le type de travail interprétatif que cette méthode met en œuvre permet, lui aussi, de saisir les enjeux et la nature du travail d'analyse qu'exige toute recherche par entretiens.

Au préalable, il est nécessaire de rappeler que le recours à l'entretien non directif répond à un objectif de recherche bien spécifique puisqu'il a pour fin de rendre compte des systèmes de valeurs, de normes, de représentations et de symboles. Dans la plupart des publications que Guy Michelat a faites avec son collègue et ami Michel Simon, l'apposition de ces termes est fréquente. On peut y ajouter

l'origine des ouvrages précités, ou à Sophie. Duchesne, « Pratique de l'entretien dit "non-directif" » in *Les méthodes au concret. Démarches, formes de l'expérience et terrains d'investigation en science politique*, Myriam Bachir éd., Paris, PUF – Curapp, 2000, p. 9-30.

³ Pierre Bourdieu éd., *La Misère du monde*, Paris, Le Seuil, 1994, chapitre « Comprendre » ; Nonna Mayer: « L'entretien selon Pierre Bourdieu. Analyse critique de la Misère du monde », in : *Revue française de sociologie*, XXXVI, p. 355-370 ; Gérard Grunberg, Étienne Schweisguth, « Bourdieu et la misère : une approche réductionniste », *Revue française de science politique*, vol. 46, n°1, 1996, p. 134-155 ; Sophie Duchesne, « Entretien non-préstructuré, stratégie de recherche et étude des représentations. Ou : Peut-on déjà faire l'économie de l'entretien 'non-directif' en sociologie ? », *Politix*, n°35, 1996, p. 189-206.

⁴ Voir notamment le précieux manuel de Stéphane Beaud et Florence Weber, *Guide de l'enquête de terrain, Produire et analyser des données ethnographiques*, Paris, Éditions La Découverte, 1997 ; ou le stimulant petit livre de Jean-Claude Kaufmann, « l'entretien compréhensif », Paris, Nathan, coll.128, 1996.

⁵ En particulier, l'attitude non-directive permet de faire l'apprentissage de ce que suppose une véritable écoute et d'évaluer le poids que représente la relation entre enquêteur et enquêté dans le matériau recueilli.

d'autres occurrences telles que « systèmes de représentations et d'implications affectives », « idéologies » ou « visions du monde ». Si l'acception de ces termes n'est pas précisément définie, ils renvoient globalement à ces ensembles de représentations, de règles et de codes qui font l'objet de la socialisation de tout individu, et qui lui permettent ensuite de saisir la réalité sociale et de s'orienter dans la société en fonction de son appartenance passée ou présente à divers groupes. En définitive, l'objectif de recherche est de « reconstituer les modèles culturels de notre société »⁶, « rendre compte des systèmes de valeurs, de normes, de représentations, de symboles propres à une culture ou à une sous-culture ».⁷

Même si l'on rencontre moins fréquemment le terme d'« attitude », on peut aussi considérer que l'entretien non-directif, en présentant dans la consigne initiale un objet à la réflexion de l'interviewé, le conduit à exprimer les significations et les valeurs révélatrices de son attitude, plus ou moins stable et structurée, relative à cet objet. Il y a donc un enchaînement qui conduit de l'attitude manifestée à l'égard de l'objet présenté à l'enquête dans la consigne initiale jusqu'aux modèles culturels trans-individuels, en passant par les systèmes de représentations de chaque sujet. Dès lors, la consigne n'est pas indifférente et l'on peut même faire l'hypothèse que la reconstitution des modèles culturels passe par la multiplication des entretiens sur des consignes différentes auprès des mêmes enquêtés.

Tout entretien, par ailleurs, recueille à la fois, même si c'est dans des proportions différentes selon le type d'interrogation mise en œuvre, des faits et des représentations. Les faits renvoient à des comportements ou à des événements, tandis que les représentations donnent à voir une partie des systèmes de significations et de valeurs à travers lesquels les acteurs perçoivent ce qu'ils sont et ce qu'ils font. Si, dans tout discours, faits et représentations sont indéfectiblement liés, et s'il est donc vain par exemple de chercher à ne recueillir que des faits « bruts », par contre, l'usage et le traitement que le chercheur fait des uns et des autres peuvent être dissociés.

Ainsi, dans un entretien sur la politique, on peut recueillir à la fois des informations sur les comportements passés et des indications sur les opinions, les attitudes et les représentations qui les accom-

⁶ « Sur l'utilisation de l'entretien non-directif en sociologie », op.cit., p. 233.

⁷ Idem p. 230.

4 - AUX FRONTIÈRES DES ATTITUDES

pagent. On peut aussi entendre la personne interrogée établir elle-même le lien entre des faits et les attitudes qu'ils ont générées pour elle, ou décrire l'influence qu'a pu revêtir sur sa formation ou son évolution politique tel ou tel événement, comme par exemple la guerre d'Algérie, la condamnation des prêtres ouvriers ou la chute du mur de Berlin. Dans tous les cas il convient de dissocier une attitude de recherche qui se focaliserait sur les événements eux-mêmes, et une autre qui privilégierait la structure et la dynamique des attitudes politiques de la personne interrogée. Il reste que, la plupart du temps, les chercheurs traitent ensemble les deux types d'information, soit en considérant que les représentations constituent un filtre qu'il est impossible de ne pas prendre en compte pour comprendre comment les acteurs analysent une situation et s'y comportent, soit en traitant les faits comme des facteurs explicatifs des systèmes de représentations, eux-mêmes considérés comme vecteurs de prédisposition à l'action.

Pour autant, l'analyse des faits et celle des systèmes de représentations ne mettent pas en œuvre les mêmes méthodes de traitement du discours. L'étude des faits nécessite surtout des procédés de vérification, par la confrontation avec d'autres sources ou la comparaison avec d'autres entretiens⁸, tandis que l'étude des systèmes de représentations exige tout un travail de construction et d'interprétation. La méthode non-directive, à l'étape du recueil de l'entretien comme à celui de l'analyse, n'est guère utile pour ceux qui tentent de cerner les pratiques et les trajectoires sociales en cherchant à neutraliser au maximum le filtre des représentations et donc des reconstructions ; elle est, en revanche, riche d'enseignements lorsqu'on a pour objectif de travailler sur les représentations. Ainsi, l'apport de la méthode d'analyse des entretiens non-directifs se donne à voir dans les fondements épistémologiques de l'interprétation qu'elle met en œuvre, les principes qui la résument mais aussi les pratiques - que l'on

⁸ La confrontation des sources est largement utilisée en histoire orale (cf. *Cahiers de l'IHTP*, « la bouche de la vérité ? La recherche historique et les sources orales », cahier n°21, 1992), et dans l'analyse des récits de vie (cf. les travaux de Daniel Bertaux, par exemple : *Les récits de vie*, Paris, Nathan, coll. 128, 1997). Elle est également au cœur de l'analyse des politiques publiques, telle que la pratique notamment Pierre Muller (cf. « Interviewer les médiateurs : hauts fonctionnaires et élites professionnelles dans les secteurs de l'agriculture et de l'aéronautique » in *L'art d'interviewer les dirigeants*, S. Cohen dir., Paris, PUF, 1999, p. 67-84) et de la démarche sociologique telles que peuvent la concevoir Stéphane Beaud et Florence Weber déjà cités, ou Gérard Mauger par exemple (cf. « Enquêter en milieu populaire » in *Genèses*, n°6, 1991, p. 125-143).

peut d'ailleurs qualifier d'artisanales - qu'elle a forgées ; il tient également aux interrogations et aux débats qu'elle suscite.

LES FONDEMENTS SOCIOLOGIQUES DE L'INTERPRÉTATION

Dans l'analyse des entretiens non-directifs, le cœur du travail d'interprétation se situe dans le passage du sens manifeste au sens latent et de la singularité des séquences verbales à la généralité des modèles culturels supposés les avoir produites. Le point aveugle de cette procédure est évidemment la genèse de l'interprétation qui conduit à la mise au jour de ces modèles culturels, à la fois objet ultime de l'investigation et source supposée de toutes les productions verbales recueillies.

Guy Michelat recourt volontiers pour décrire la procédure d'interprétation des entretiens et de construction des modèles à la comparaison avec l'analyse structurale des mythes telle qu'elle a été mise en place par Claude Lévi-Strauss et avec l'investigation analytique inaugurée par Freud. Dans les deux cas, la recherche procède par attention au détail et découverte de la structure, et repose sur un travail d'imprégnation du chercheur par le matériel afin qu'apparaissent des hypothèses interprétatives, structures provisoires de classement des significations susceptibles de « bouger » jusqu'à ce que chaque élément ait trouvé sa place dans un agencement définitif de la totalité des unités signifiantes.

La tradition sociologique qui s'attache à recomposer les significations que les acteurs adjugent à leurs actes pourrait également être prise comme fondement de ce travail interprétatif. En effet, parallèlement à la tradition objectiviste de la sociologie, illustrée par l'école française - qui pose le primat du schéma causal dans l'analyse des phénomènes sociaux et considère que ceux-ci ne se réduisent pas à des représentations, qu'ils sont extérieurs aux individus et s'imposent à eux - il existe une autre tradition, née avec Weber, qui se propose de « comprendre par interprétation l'activité sociale »⁹. Ici le but de

⁹ « Nous entendons par activité un comportement humain (peu importe qu'il s'agisse d'un acte extérieur ou intime, d'une omission ou d'une tolérance) quant, et pour autant que, l'agent ou les agents lui communiquent un sens subjectif. Et, par activité sociale, l'activité qui, d'après son sens visé par l'agent ou les agents, se rapporte au comporte-

l'investigation sociologique, qui est toujours d'expliquer par des causes, est subordonné à une opération spécifique, la compréhension, et inscrit l'objet dans une dimension subjective et intersubjective fondatrice sans laquelle il est à proprement parler hors du champ de la sociologie. À l'inverse donc de la sociologie objectiviste qui, de Durkheim au fonctionnalisme et au structuralisme, insiste sur la mise en évidence des ordres sous-jacents s'imposant aux acteurs, la sociologie compréhensive¹⁰ considère que le social n'est pas donné mais construit, refuse l'explication par l'appel à un arrière-fond structurel et met en avant le sens accordé à leurs actes par les acteurs. C'est d'ailleurs cette tendance qui a fait, au contraire de la sociologie objectiviste, le plus grand usage de l'entretien pour reconstituer les processus sociaux, toujours objets de l'investigation sociologique, puisqu'elle considère que la réalité est constituée par les membres d'une collectivité.

Cette sociologie ne vise donc pas à la détermination d'une physique sociale mais à la reconstitution du sens que les acteurs adjuquent à leurs actes, sens accessible par l'opération de compréhension. Lorsque les individus rendent compte de leurs actes ou de leurs préférences, ils peuvent les attribuer à des penchants, des préférences ou à des conditions sociales. Le sociologue objectiviste critique ce sens commun en supposant que l'acteur ne peut avoir accès aux conditions réelles et objectives de ses choix et de ses comportements tandis que seul le sociologue est en position, par son décentrement et sa capacité à « construire » l'objet social, de parvenir à une connaissance fiable des mécanismes, des dispositifs qui « agissent » en réalité l'acteur dans une profonde et inévitable méconnaissance des logiques sociales. Le sociologue compréhensif, au contraire, suppose que la connaissance du social est d'abord détenue par l'acteur dont il analyse

ment d'autrui, par rapport auquel s'oriente son déroulement » Max Weber, *Économie et société*, (1956), tr. fr., Paris, Plon, 1971, p. 4.

¹⁰ Après Weber et Simmel, elle est reprise par l'école de Chicago, notamment dans l'ouvrage fondateur de William I. Thomas et Florian Znaniecki, *The Polish Peasant in Europe and America*, New-York, Dover, 1958, trad. fr. : Paris, Nathan, 1998) et systématisée par l'ethnométhodologie de Shutz (Alfred Schutz, *Le chercheur et le quotidien*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987), d'Harold Garfinkel (*Arguments ethnométhodologiques*, 1967, trad. fr. : Paris, Centre d'étude des mouvements sociaux, EHESS, 1985) et la sociologie phénoménologique de Berger et Luckmann (Peter Berger, Thomas Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, 1966, trad. fr. : Paris, Méridiens Klincksieck, 1986).

les actes ou les propos. L'accès au savoir scientifique dépend donc entièrement du « savoir profane » des acteurs qui le mobilisent et le constituent à la fois dans leurs interactions quotidiennes.

Le recours à l'entretien non directif met ainsi en jeu une épistémologie sociologique dans laquelle le continuum est posé entre sens commun et savoir scientifique. Quels sont alors le statut de l'interprétation et la fiabilité des constructions que le chercheur élabore à partir des représentations « profanes » recensées ? Si l'on adhère à ce postulat du continuum, l'interprétation sociologique ne peut être pensée que sous la forme de la rencontre entre le savoir social intuitif du chercheur, toutefois décentré par rapport à celui de l'interviewé, et les représentations de ce dernier. Le décentrement ne renvoie pas ici vers la posture objectiviste d'un sujet supposé du savoir absolu, mais plus simplement vers une posture subjectivement basée sur la multiplication des points de vue recueillis dans l'enquête. Le chercheur, parce qu'il dispose, au contraire de l'enquêté, d'une pluralité de discours tenus sur un même objet par des locuteurs différents, se met en mesure de relativiser chaque propos, de le mettre en relation avec d'autres et ainsi de lui donner un sens dont l'origine se trouve dans la structure de l'ensemble, par définition inaccessible à chaque locuteur particulier.

Ce décentrement vient donc de la posture du chercheur qui dispose, professionnellement, en vertu d'une division du travail d'interrogation¹¹, des moyens de procéder à cette confrontation : c'est bien parce que professionnellement, il a la possibilité – et tout particulièrement, la disponibilité physique et temporelle - d'accéder à des propos tenus dans différents lieux de l'espace social, que le chercheur est capable de comprendre et d'analyser ce que dit l'enquêté, et non pas par la nature supposée particulière du savoir scientifique. Au contraire, l'interprétation avancée par le chercheur est nourrie du savoir intuitif des groupes sociaux auxquels il appartient ou a appartenu. L'interprétation ne repose pas sur un savoir objectif et savant distinct du sens commun mais au contraire sur le partage par le locuteur et par l'interprète d'une même culture, et sur la mobilisation de mêmes mécanismes de connaissance et d'expression. C'est bien ce

¹¹ Division au nom de laquelle Liliane Kandel récuse l'utilisation du non-directif dans un texte introuvable aujourd'hui et dont Guy Michelat assure la diffusion, y trouvant là la critique la mieux fondée de cette méthode d'enquête : « Réflexions sur l'usage de l'entretien, notamment non-directif » in *Épistémologie sociologique*, 13, 1972.

8 - AUX FRONTIÈRES DES ATTITUDES

continuum entre représentations profanes et connaissance savante qui s'avère heuristique, au contraire des mécanismes mis en jeu dans la démarche positiviste.

Il reste que si cette démarche est bien fondée épistémologiquement et puise dans une tradition de pensée qui a fait ses preuves, il est difficile d'en analyser rigoureusement les mécanismes et d'en assurer ainsi la reproductibilité. Comme dans l'interprétation analytique, le sens apparaît non seulement par la mobilisation d'un savoir et l'application de protocoles standardisés mais aussi par la bande, d'une manière détournée, tout à fait assumée par la tradition herméneutique mais qui introduit nécessairement la question de savoir si un autre analyste placé en face du même corpus aurait proposé la même interprétation. Toutefois, cette question est sans doute moins pertinente pour la sociologie wébérienne que pour l'autre tradition sociologique qui, se focalisant sur la recherche de causalités, ne recourt ni à l'entretien qualitatif ni à l'interprétation compréhensive.

LES PRINCIPES DE LA MÉTHODE : TRAVAIL « EN PROFONDEUR » ET CONTEXTUALISATION

Au nombre des principes posés par Guy Michelat sur l'utilisation du non-directif figure l'attention particulière à accorder à ce qui est « profond », c'est-à-dire à la fois le plus individuel, le vécu, l'affectif, et ce qui est qualifié de « psychologique ». La profondeur ne se mesure certainement pas à travers un indicateur de fréquence. Et les techniques quantitatives d'analyse de contenu, qui décomposent le texte en unités de signification qui sont ensuite classées et dont la fréquence est quantifiée, sont récusées au motif que la quantification repose sur le postulat que le plus important est le plus fréquent. Or, si l'on prend en compte les mécanismes individuels d'auto-censure, ce sont au contraire les expressions les plus fugitives ou masquées, donc les moins fréquentes, qui sont davantage susceptibles de révéler les attitudes profondes et l'ambivalence qu'elles manifestent au regard de l'objet de l'exploration.

Mais concrètement, le chercheur est souvent confronté à la question de savoir que faire des informations d'ordre affectif et biographique les plus personnelles qu'il recueille. Ces informations sont précieuses dès lors qu'elles manifestent la confiance de l'enquêté à

l'égard de l'enquêteur, et qu'elles semblent donc valider l'ensemble des autres informations recueillies au cours de l'entretien. Mais leur utilisation n'en est pas moins complexe. Pour les sociologues que nous sommes, ces informations, tant qu'elles renvoient à des événements biographiques d'ordre intime, peuvent difficilement être traitées en tant que telles. En revanche, parce qu'elle permettent d'observer la valorisation des mots et des significations (elles sont en général livrées dans des séquences d'entretien chargées d'affects), elle rendent possible la localisation et l'identification, ailleurs, sur d'autres séquences de l'entretien, d'éléments valorisés et renvoyant eux aussi à une inscription profonde dans le système de représentations, bien qu'apparemment d'ordre moins personnel. Ce niveau profond du système de représentations de l'enquêté est celui auquel s'articulent ses significations et ses valeurs fondamentales, et qui préside dès lors à des opinions repérables à des plans très divers de l'existence individuelle. Autrement dit, les informations intimes, même si on les analyse rarement directement, peuvent mettre sur la voie de ce qui est profond.

L'exemple d'un entretien effectué avec une habitante d'une cité de la banlieue parisienne peut permettre de préciser cette notion de profondeur et le rôle qu'elle joue dans la dynamique de l'interprétation. L'entretien permettait de saisir le système de représentations de cette personne reposant tout à la fois sur un fort ancrage politique à gauche et la prégnance d'une attitude xénophobe. Dans la dernière partie de l'entretien, l'enquêtée prenait l'initiative d'aborder une question qui lui tenait visiblement à cœur, celle de l'homosexualité. Elle exprimait ses doutes et son inquiétude face à l'orientation sexuelle de son fils et faisait le récit de la visite qu'elle lui avait rendue à Berlin, où elle avait découvert que « les homosexuels étaient des gens comme les autres » même « s'ils avaient leur culture ». Un certain niveau de « profondeur » affective était clairement atteint puisque les propos qu'elle tenait dans cette séquence d'entretien relevaient bien de l'intime et du vécu. Mais quel statut devait-on leur donner dans l'interprétation ? Plutôt que de conclure que cette expérience vécue fournissait la clé des autres attitudes repérables dans l'entretien, il s'agissait davantage d'être attentif aux correspondances manifestes entre cette séquence et d'autres dont aurait pu négliger l'importance. Ainsi, les propos qu'elle consacrait, par ailleurs, à la chute du mur de Berlin et au symbole de désorganisation du monde que revêtait, pour

elle, cet événement historique prenaient une autre intensité et un autre sens. De même, l'attention portée à la similitude du vocabulaire employé pour parler des immigrés et des homosexuels permettait de dégager les invariants de son système de représentations, et plus précisément l'importance que revêtait pour elle la question de la mixité, de l'autre et du même.

En l'absence d'informations biographiques intimes, servant ainsi de marqueur de la profondeur du discours, c'est par les vertus de l'analyse et de l'interprétation, en travaillant longuement sur les significations latentes de la parole recueillie, que l'on s'efforcera de placer l'analyse au niveau où se repèrent les ambivalences fondamentales d'un individu. C'est en effet dans la compréhension de ces ambivalences et des motifs des associations qui déroutent le chercheur que se trouve sans doute l'essentiel de la plus-value de l'enquête, son apport propre à une meilleure appréhension de la façon dont s'organisent, dans la société considérée, les systèmes de représentations. Ainsi, lors d'un entretien consacré à la façon dont elle se représentait son rôle de citoyenne, une enquêtée eut cette formule : « être un citoyen, c'est être quelqu'un, mais quelque part ». Dans un premier temps, la formule pouvait sembler sibylline, ou n'apparaître que comme une de ces phrases de liaison, de coordination entre deux idées, comme on en trouve tant dans les entretiens. Sous son apparente banalité, cette formule s'avéra pourtant « profonde » et devint, par le travail d'analyse, un élément central parce qu'elle manifestait la tension structurante de l'ensemble des représentations étudiées entre conception particulariste et universaliste du lien social.

L'attention portée aux ambivalences, à tout ce qui échappe à la lecture, à tout ce qui paraît n'avoir pas sa place dans l'entretien, en tout cas au moment où cela a été dit¹², introduit à un autre principe

¹² On notera ici l'importance qu'il y a à enregistrer l'entretien. Au nombre des points sur lesquels les chercheurs qui travaillent avec des entretiens divergent, on trouve notamment la question de l'usage du magnétophone : n'est-il pas de nature à freiner l'expression sincère de l'enquêté ? Si la question paraît pertinente dans le cas des enquêtés qui « ont un nom », ceux qui ont l'habitude de voir rapportés leurs propos, et qui peuvent dès lors craindre qu'un usage malveillant soit fait de la bande, dans le cas des enquêtés « lambda », l'inquiétude est souvent superflue : le magnétophone s'oublie très vite lorsque l'enquêteur sait s'en servir et évite de focaliser sa propre attention sur le déroulement de la cassette. Par contre, l'enregistrement apparaît indispensable dans la mesure où l'on ne note bien que ce que l'on comprend : dans les entretiens sans enregistrement on risque bien de ne conserver la trace que des propos qui renvoient à

de la méthode que Nonna Mayer, dans sa thèse, a résumé ainsi : « Tout a un sens, en contexte, et ce sens n'est pas donné ».

La première règle – tout a un sens – revêt une signification variable selon le degré de structuration de l'entretien. Dans un entretien non directif, le principe a toute son importance et la quête du sens porte sur tous les éléments du discours recueillis, y compris donc tous ces moments où, apparemment, l'enquêté digresse, divague, et semble s'éloigner du sujet que la consigne a proposé à sa réflexion¹³. Dans un entretien plus structuré, la règle est parfois difficile à appliquer ne serait-ce que parce que l'attention portée aux effets de la directivité en cours d'entretien peut conduire, au contraire, à écarter de l'analyse (ou du moins à mettre en réserve) certains moments dans lesquels les propos de l'enquêté semblent avoir été trop directement induits par une relance ou une réaction de l'enquêteur. Surtout, comme toute procédure d'analyse, l'interprétation qualitative des entretiens procède, et même vise, à la réduction des données : elle suppose donc, à un moment ou un autre, de choisir une partie de l'information en considérant qu'elle est plus « significative » au sens où elle est plus structurante des résultats vers lesquels on tend – dans notre cas, qu'elle est plus essentielle pour comprendre comment s'organisent les modèles culturels sur lesquels se fonde le système de représentations des personnes interrogées. Autrement dit, « tout a un sens » ne signifie pas que tout a la même importance et doit se voir accorder la même place dans les modèles de résultats ; mais cela invite à accorder *a priori* la même attention à tout ce qui a été dit ou suggéré par l'enquêté, à repousser le choix ou la pondération entre les éléments de signification principaux à une deuxième étape de l'analyse, et à se défier de la facilité avec laquelle on tend à privilégier ce que l'on connaît déjà.

Mais si tout a potentiellement un sens, celui-ci n'est pas donné, il est latent, et doit être interprété patiemment en fonction du con-

des significations directement compréhensibles par l'enquêteur. Cela réduit sensiblement l'intérêt du recueil des données.

¹³ Dans son séminaire sur l'entretien non-directif, Guy Michelat a toujours récusé la pratique des sociétés d'enquête qui consiste à « recentrer » lorsque l'enquêté s'éloigne trop clairement de la consigne, considérant que ces détours apparents auxquels se livre l'enquêté sont particulièrement propres à mettre le sociologue sur la voix des associations profondes et mal connues entre certaines significations et valeurs constitutives de son système de représentations.

texte multiforme dans lequel les mots sont prononcés. La notion de contexte peut revêtir des significations très différentes. Du point de vue le plus général, elle renvoie d'abord au cadre socio-historique d'intelligibilité des propos de chacun. On perçoit bien dans les exemples que donne Guy Michelat d'interprétations de données d'interview – notamment lorsqu'il relate la signification qu'a fini par prendre la phrase « la Russie est un pays froid » recueillie en 1966 auprès d'une catholique pratiquante - que la démarche suivie ne consiste pas simplement à se « mettre à la place de l'autre » et à tenter par empathie de comprendre ses représentations. Comme nous l'avons précisé à propos des fondements de l'interprétation, il s'agit d'interroger les propos de l'interviewé dans leur contexte singulier d'énonciation mais aussi dans le contexte historique et social qui vient les surdéterminer et dont la prise en compte permet de mettre au jour un sens latent, non accessible à la compréhension au premier abord. L'interprétation s'appuie sur la connaissance qu'a le chercheur non seulement des faits et des événements mais aussi des structures idéologiques existantes dans lesquelles s'inscrivent les discours recueillis. Ainsi, le travail d'analyse conduit aussi à repérer quelles « langues »¹⁴ les enquêtés parlent par l'attention portée aux raisonnements idéologiquement constitués, aux marqueurs linguistiques ou aux constructions syntaxiques. On peut ici donner l'exemple de cette opinion avancée par une petite commerçante de province : « La famille est la cellule de base de la société ». Sans avoir probablement jamais lu Joseph de Maistre et les penseurs contre-révolutionnaires, cette enquêtée employait une expression qui permettait sans beaucoup de doute d'identifier son univers idéologique comme marqué par l'univers du vieux conservatisme catholique.

La notion de contexte renvoie également au matériau discursif disponible, autrement dit à l'ensemble des entretiens effectués à partir du même thème d'exploration : la méthode d'analyse suppose non seulement d'interpréter chaque entretien dans sa globalité mais aussi de fonder l'analyse sur un constant va-et-vient entre les différents entretiens. Enfin, le contexte renvoie également à la situation précise d'interaction que constitue l'entretien. La quête du sens par la contex-

¹⁴ Selon la formule proposée par Frédéric Bon dans l'article du *Traité de science politique* intitulé « Langage et politique » (première partie du chapitre VIII du troisième volume du *Traité de science politique dirigé* par M. Grawitz et J. Leca, Paris, PUF, 1985, p. 537-573)

tualisation suppose parfois de rapporter une réaction ou, plus généralement, des propos tenus par la personne interrogée, à la relation qu'il a nouée avec l'enquêteur ou à l'image qu'il semble avoir de celui-ci. Dès lors, le contexte renvoie ici à tous les éléments qui sont intervenus dans la relation d'enquête (conditions de la prise de contact, présentation de soi et de l'enquête, etc.) et au-delà, à toute l'épaisseur sociale de l'interaction.

Dans le cas des entretiens non-directifs, le principe d'échantillonnage reposant sur la diversité, ou même le contraste, entre des individus dont on fait l'hypothèse qu'ils sont porteurs de différents modèles culturels, et la logique même de cette investigation qui tend plutôt à extraire la relation d'enquête de l'environnement social des interviewés, ne permettent pas de prendre beaucoup en compte, dans l'interprétation, au-delà des classiques renseignements signalétiques, le contexte social des enquêtés. Mais, dans une logique sensiblement différente, l'étude des représentations peut aussi prendre pour objet un milieu social spécifique, localisé ou lié par des liens d'interconnaissance. Dans ce cas, le travail de contextualisation passe évidemment aussi par la prise en compte de données fines relatives à l'environnement social des personnes interrogées.

UNE PRATIQUE ARTISANALE

S'il a bien fixé la méthode en la pratiquant, s'il l'a transmise individuellement à ceux qui ont commencé leur activité de recherche à ses côtés, Guy Michelat n'a ni vraiment enseigné ni vraiment écrit ce qu'il fallait faire¹⁵. En tentant aujourd'hui d'explicitier de ce que recouvre, concrètement, le travail d'interprétation d'entretiens recueillis avec une attitude non-directive, nous rendons compte de ce qu'il nous a appris à faire, mais au filtre de nos expériences, lesquelles nous ont parfois conduits à des applications différentes des mêmes princi-

¹⁵ En séminaire de DEA, il se concentrait sur l'apprentissage de la méthode de recueil des entretiens, non sur leur exploitation. Et on trouve seulement dans ce qu'il appelle le « rapport CORDES », un inventaire des « différentes opérations de traitement du matériel » auquel l'enquête a donné lieu, inventaire qui tient en une quinzaine de lignes. (cf. Jean-Marie Donegani, Guy Michelat, Michel Simon, *Représentations du champ social, attitudes politiques et changements socio-économiques*, ronéo, Paris, Lille, CORDES, 1980).

pes. Notre but est de faire apparaître quelques éléments qui sont portés par la méthode qu'il a mise au point et qui nous semblent particulièrement importants, de manière à donner aux apprentis chercheurs des idées pour se forger une méthode d'analyse qui leur corresponde - convaincus qu'ils seront alors de l'importance d'avoir une méthode, ne serait-ce que pour ne pas faire l'impasse sur l'analyse en la confondant avec la sélection des extraits d'entretiens destinés à illustrer leur propos.

Au nombre de ces clefs, on trouve déjà la pratique de la recherche à plusieurs, en équipe. À une époque qui se caractérise notamment par une individualisation croissante du travail du chercheur, l'exemple de Guy Michelat témoigne des bénéfices que l'on tire du travail à deux ou à trois, par la confrontation de sa subjectivité à celle de ses partenaires. Il a aussi - et c'est un thème qui pourrait servir de fil rouge à ce texte - conféré au temps qu'il faut pour la recherche une place fondamentale : le temps dont il explique qu'il est indispensable à la confrontation extensive des points de vue et à la stabilisation progressive des modèles de l'analyse structurale, mais aussi au plaisir qu'on trouve à les accomplir. Cette capacité à refuser l'urgence et à ne pas céder aux sirènes de l'actualité lui permet d'accorder la même attention à des données rassemblées quelques décennies plus tôt qu'à des entretiens fraîchement cueillis. Il faut reconnaître que cette sérénité se nourrit aussi d'une certaine confiance dans la stabilité des structures que l'on cherche à mettre au jour, et peut-être d'une plus grande attention à la permanence des faits sociaux qu'à leur transformation. Mais le temps consacré au travail de recherche rejoint bien ici une des préoccupations majeures de l'analyse de contenu, telle que la décrit Laurence Bardin, auteur d'un des rares ouvrages de synthèse sur le sujet :

« L'intérêt majeur de cet outil polymorphe et polyfonctionnel qu'est l'analyse de contenu réside - outre ses fonctions heuristiques et vérificatives - dans la contrainte qu'elle impose d'allonger le temps de latence entre les intuitions ou hypothèses de départ et les interprétations définitives. Jouant le rôle de 'techniques de rupture' face à l'intuition facile et hasardeuse, les analyses de contenu obligent à marquer un temps entre le stimulus-message et la réaction interprétative ». ¹⁶

¹⁶. L.Bardin, *L'analyse de contenu*, PUF, coll. Le Psychologue, 1998 (9^e édition), « avant-propos », p. 13.

La préoccupation majeure de Guy Michelat pour la vérification a débouché sur la mise au point d'une méthode d'analyse qui procède par représentation graphique des entretiens et des modèles qui les incarnent. Quelle que soit la façon dont on l'applique, cette méthode procède par une première analyse entretien par entretien. Ce souci de mener d'abord à bien une analyse approfondie des particularités de chaque discours recueilli est très nettement la conséquence de l'attitude non-directive qui, du fait de la neutralité profonde de l'enquêteur, a pour particularité de recueillir des thématiques très diversifiées. Elle rend ainsi visible une question épistémologique fondamentale masquée par l'usage des grilles de questions et la pratique du recentrage : le caractère hypothétique de la notion de corpus. R. Ghiglione et B. Matalon l'expriment ainsi : « Lorsqu'on analyse un ensemble d'entretiens, cette homogénéité [du corpus] n'est certainement pas assurée, comme on pourrait dans certains cas admettre qu'elle l'est, dans les différents articles d'un même journal, par exemple. (...) Souvent, le problème est escamoté : on traite, sans justification, l'ensemble du corpus comme un texte unique »¹⁷. En l'occurrence, la méthode impose au contraire d'approfondir d'abord l'interprétation de chaque entretien, de pousser aussi loin que possible la compréhension des significations portées par chacun d'eux, afin de mieux identifier les sources sociales profondes d'hétérogénéité du corpus, en l'occurrence la diversité des modèles culturels portés par les groupes sociaux.

L'analyse de chaque interview commence par une phase préalable d'imprégnation : après s'être remémoré tout ce qu'on connaît des contextes particuliers à cet entretien (relatifs à l'enquête et aux circonstances de la passation de l'entretien), on commence par écouter ou réécouter l'enregistrement pour bien se mettre en tête ce qui

¹⁷ Et les auteurs d'ajouter : « La recherche de types idéaux tente de répondre à ce souci de globalité : en décrivant les types, avec leur cohérence interne, on rend chaque individu plus intelligible par sa relation aux différents types qui servent de points de référence. (...) Malheureusement, malgré l'usage brillant, et convaincant, qu'a fait Max Weber de la méthode des types idéaux, il est resté très peu explicite sur la manière de les construire, et les applications ultérieures de la méthode relèvent plus de l'habileté du chercheur, de son savoir-faire, que d'une méthodologie communicable ». R. Ghiglione, B. Matalon : *Les enquêtes sociologiques : théorie et pratiques*, Paris, Armand Colin, p. 193-199. On peut considérer que la « méthode Michelat » est une façon parmi d'autre de tenter de construire des types-idéaux, sur la base de l'hétérogénéité culturelle.

s'est passé au cours de l'entretien, se familiariser avec les changements de ton, de rythme, identifier les différents moments de la rencontre. Après - et c'est là que la méthode s'inscrit profondément dans ce rapport artisanal à l'activité scientifique qui caractérise Guy Michélat - au lieu de lire et relire la transcription et de multiplier les prises de notes, ce qui conduit un peu inévitablement soit à un classement thématique, soit à une analyse des argumentations, le principe est de procéder à ce que le « rapport CORDES » dénomme *traduction sous forme de propositions* puis *transcription graphique* de chaque entretien. Dit de façon triviale, la méthode a donc d'abord pour avantage de donner au chercheur un moyen, quasi manuel - puisqu'il va lui falloir travailler à coups de ciseaux et de colle ou d'instruments équivalents - pour s'emparer du matériau en le dégagant des façons de faire conformes à l'habitus professionnel dans lequel il a été formé, celle de l'analyse de texte.

Dans un premier temps, il s'agit donc d'abord de « transcrire »¹⁸ l'entretien sous forme de propositions plus ou moins complètes, reprenant les mots de l'interview, qui rendent compte de la totalité des significations qu'il contient. L'idée est de les sortir du contexte de l'argumentation, incarné dans la linéarité syntagmatique du récit, pour les réordonner en fonction des proximités de significations, selon un ordre paradigmatique. Concrètement, la méthode consiste d'abord à retenir de l'entretien toutes les propositions, d'une quinzaine de mots au plus, qu'on n'hésitera d'ailleurs pas à simplifier, qui expriment une signification autonome. La réduction d'un entretien d'une heure et plus en soixante, voire quatre-vingts propositions, n'en représente pas moins une forme de réduction du texte qui fait déjà appel à l'interprétation. Elle est cependant facilitée par la dynamique afférente au genre non directif : l'approfondissement à l'œuvre dans les entretiens de ce type leur confère une structure cyclique, dans laquelle les principaux thèmes sont abordés de façon récurrente, mais à partir d'enchaînements ou d'associations variables

Chaque proposition ainsi sélectionnée ou « reconstruite », est ensuite reliée par un trait à chacune des autres propositions, déjà présentes sur le schéma, avec lesquelles le chercheur suppose qu'elle

¹⁸ Et non résumer, puisqu'il s'agirait alors de hiérarchiser l'importance des éléments, retenus ou non. La méthode originale prévoit une phase autonome de résumé de l'entretien ; elle apparaît à l'expérience moins indispensable à l'analyse que la représentation graphique.

entretient un lien de signification. Ces liens sont représentés par des traits sans direction puisqu'il n'est jamais question ici de causalité ou d'implication : les schémas réalisés peuvent se lire dans tous les sens. Une fois placées toutes les propositions (sachant qu'on en supprime souvent certaines en cours de route, considérant qu'elles sont trop directement redondantes), et donc après avoir joué sur les différents rapprochements possibles entre elles, on stabilise le schéma en ne conservant que certains liens - en fait, en ne conservant qu'un des multiples plans envisageables ; on procède ainsi à un premier arbitrage en choisissant ainsi, parmi tous les points de vue possibles, celui que l'on interprète comme étant le plus heuristique au regard du sujet de l'exploration. Cette traduction graphique fixe une étape de l'interprétation individuelle, qui permet de passer aux autres entretiens. Mais quand tous ont ainsi été passés en revue, juste d'avant d'entrer vraiment dans la phase suivante, celle, pour reprendre les termes du « rapport CORDES », de la *construction, à partir des graphes individuels, des différents modèles qui permettent de rendre compte d'une manière typologique de l'ensemble du matériel*, au moment donc où chaque graphe individuel peut être relu avec la connaissance que l'on a des autres, on peut élaborer une autre version simplifiée de chacun qui met l'accent sur les propositions se répondant d'un entretien à l'autre. Nul doute que cette relecture des schémas individuels anticipe déjà largement sur l'élaboration des modèles de résultat.

La succession des graphes s'accompagne en général d'un déplacement du point de vue. Des propositions d'abord inscrites à la marge des premiers schémas, parce qu'elles sont perçues comme des parenthèses, des ajouts ou des digressions, acquièrent, au fil des interprétations, un place centrale. Ainsi, pour reprendre l'exemple déjà évoqué, dans l'enquête sur la citoyenneté, la formule « être quelqu'un mais quelque part », de marginale dans le premier graphe, devient centrale, pour finalement servir de base à la construction des modèles collectifs. Cette méthode de déconstruction de la structure argumentative et de reconstruction du système de significations, propose donc bien une mesure alternative de la significativité aux mesures courantes, à savoir la centralité d'une proposition dans un schéma individuel. Dès lors, ce sont souvent les propositions centrales qui joueront un rôle important à l'étape suivante de l'analyse. Mais, il faut toujours garder à l'esprit qu'un graphe individuel n'est jamais qu'un point de vue sur une configuration de significations multidimensionnelle par

essence. La contrainte matérielle dans laquelle nous sommes de traduire les systèmes de représentation en deux dimensions conforte notre difficulté conceptuelle à concevoir la complexité et de notre besoin correspondant de hiérarchiser les phénomènes pour dégager les plus importants. Elle implique que le schéma que l'on retient est par définition un schéma parmi beaucoup d'autres possibles qui seraient tout aussi conformes à la « réalité »¹⁹ du système de représentations de la personne étudiée²⁰. Autrement dit, l'interprétation à l'œuvre dans cette traduction graphique de l'entretien ne porte pas seulement sur le choix des propositions qui figurent sur le schéma mais aussi, voire surtout, sur les liaisons qui sont manifestées dans l'analyse.

Car l'objectif de cette *traduction graphique* de l'entretien est bien la mise en évidence des liaisons – multiples – qui unissent, explicitement ou implicitement, toutes les propositions retenues. C'est bien une structure des significations latentes qu'on cherche à rendre, autrement dit, la combinaison particulière de chaînes de significations empruntées aux modèles culturels correspondant aux groupes sociaux auxquels l'enquêté appartient ou a appartenu. Aussi la méthode consiste-t-elle à rechercher, dans la totalité de l'entretien, et non à un moment de l'argumentation, les liens, explicites ou implicites, qui unissent des significations exprimées à n'importe quel moment de la rencontre. Cette notion de lien n'est pas sans rappeler la métaphore utilisée par Clifford Geertz, à la suite de Max Weber, pour rendre compte de ce que peut être une culture : « Croyant, avec M. Weber, que l'homme est un animal suspendu dans les toiles de significations qu'il a lui-

¹⁹ La notion de système de représentations est, comme celle d'attitude, une construction virtuelle, dont la nécessité est constatée par le chercheur, mais dont la « réalité » est évidemment postulée.

²⁰ Par analogie, si l'ovale apparaît, dans un espace à deux dimensions, comme la meilleure représentation d'un ballon de rugby, c'est parce que le rond, lui, évoque d'abord d'autres ballons, et notamment le ballon de football. Pourtant, la rondeur est sans doute une caractéristique plus essentielle encore du premier, puisqu'elle fait de lui un ballon. De la même façon qu'on a le choix entre le rond et l'ovale (et tous les ovales intermédiaires) pour rendre compte d'un même objet avec le même degré d'exactitude, de même un grand nombre de schémas rendront compte aussi justement d'un système de représentations individuel. Le choix dépend de ce à quoi on le compare (y compris de façon implicite). L'interprétation de chaque entretien dépend donc à la fois de la construction de l'échantillon, et des connaissances antérieures sur les modèles culturels rattachés de la société considérée.

même tissées, je tiens la culture pour être ces toiles, et son analyse non pas pour une science expérimentale à la recherche des lois, mais une science interprétative à la recherche de la signification»²¹. La « méthode Michelat » conduit effectivement à organiser les significations qui rendent compte du texte à la façon d'une toile d'araignée, d'un réseau de propositions dont les liens sont interprétés par le chercheur et posés de façon à faire apparaître les proximités de significations, les associations, explicites mais aussi implicites, qu'il observe.

QUESTIONS À LA NOTION DE MODÈLE CULTUREL

Pour l'essentiel, l'objectif de Guy Michelat est de cerner des modèles culturels et non de s'intéresser à l'individu en tant que tel. Celui-ci n'est pour lui qu'un moyen d'accéder au social conçu dans son ensemble : l'individu comme lieu de sa culture. Il n'est pas un niveau d'analyse pertinent en soi, pour ce qu'il peut nous apprendre par exemple sur la transformation des structures héritées du social. Cette conception synchronique des attitudes et des représentations - dans laquelle les individus sont vus comme les récipiendaires de structures dont on peut reconstruire la forme comme si elle persistait indépendamment d'eux - s'accommode bien d'une modélisation qui traverse les entretiens et n'hésite pas à morceler un système de représentations individuel en considérant que certaines significations relèvent d'un des groupes sociaux d'appartenance de l'enquêté et que d'autres propositions proviennent plutôt d'une autre partie de son univers social. Elle est justifiée par le fait que les systèmes de représentations changent moins vite que les objets et les relations dont ils rendent compte et que les sociétés manifestent des processus de transmission diffuse dont on a du mal à savoir comment ils fonctionnent. Reste que d'autres types d'interprétation - y compris d'autres manières de penser l'existence des modèles - sont envisageables. Pour préciser cet enjeu de la modélisation, on peut prendre pour exemple un extrait du corpus qui a servi de matière au « rapport CORDES » déjà cité. Le cas d'une femme psychiatre, catholique et de gauche, illustre bien le fait qu'un même entretien est susceptible d'être traité

²¹ Clifford Geertz, *The Interpretation of Culture*, New York, Basic Books, 1973, p.5 (cité et traduit par B. Badie)

de manière différente et de contribuer diversement à la procédure d'établissement de la typologie finale. On peut d'abord, comme Guy Michelat lui-même, considérer cet entretien comme donnant à voir des éléments empruntés à deux grands modèles culturels constitutifs de la société française, à savoir la culture catholique et la culture de gauche ; et donc, concrètement, faire la part dans le graphe établi à partir de son entretien, des séquences qui renvoient au modèle catholique et de celles qui émergent au modèle de gauche. Mais l'on peut aussi considérer que cet entretien témoigne de l'existence d'un sous-système de représentations, minoritaire mais effectif, de ce même ensemble culturel français : le catholicisme de gauche. A priori, ces deux types de modélisation sont possibles : celui qui construit les modèles de façon transversale aux graphes individuels, de sorte que les propositions et les liaisons d'un même entretien contribuent à des modèles différents ; et celui qui établit les modèles à partir de groupes d'entretiens mis ensemble parce qu'ils se ressemblent, et dont le modèle a pour vocation de rendre compte. Or le choix entre l'une ou l'autre pratique pose la question de l'individu dans le dispositif d'analyse.

Si l'on opte pour le premier type de modélisation, celui qui construit la typologie de manière trans-individuelle, se pose alors la question de l'agencement, à l'échelle des individus, de références renvoyant à des modèles culturels différents, voire contradictoires. Plutôt que de placer le but de l'analyse au niveau de la société tout entière, on peut alors chercher « via l'individuel, le profond, le psychologique » toujours, un mode d'explication de la façon dont, au niveau individuel, s'organisent et se réorganisent les systèmes de représentations, comment, au cours de la trajectoire biographique, se jouent les ambivalences et les conflits hiérarchiques entre les systèmes de significations hérités des groupes sociaux différents auxquels l'enquêté a appartenu. Avec un tel objectif, c'est l'organisation des différents développements, la façon dont l'enquêté fait le lien, articule des significations d'origines diverses qui est au centre de l'analyse. Mais il faut bien reconnaître que l'étude de la façon dont les acteurs sociaux construisent des systèmes de représentations à partir de bribes de significations et de valeurs acquises à des périodes différentes de leur histoire, du fait de la rencontre ou de l'appartenance successive à différents groupes sociaux, peut rarement se faire à partir d'un matériau unique. L'entretien destiné à cerner le système de représentations doit

être accompagné d'un récit de vie, ou d'éléments divers (entretiens consécutifs, matériau projectif, séquences d'observation ethnographique, etc.) permettant l'analyse très poussée et très minutieuse d'une histoire de vie à travers laquelle on tentera de chercher à la fois de comprendre la réorganisation des choses au niveau de l'individu et de saisir les traces de la transformation des sous-systèmes culturels portés par les groupes sociaux dans lesquels a évolué l'acteur.

Il n'en demeure pas moins qu'une interrogation demeure sur ce que constitue un modèle culturel et sur la manière dont on doit le cerner, empiriquement, lorsque l'on interprète les entretiens. Le repérage d'un modèle culturel repose essentiellement sur l'analyse fouillée des entretiens individuels, sur le processus d'interprétation que porte leur rapprochement, il n'est jamais totalement étranger aux connaissances que l'on a des institutions sociales et des productions idéologiques qui ont façonné ces modèles culturels.

D'une façon générale, le problème concret que l'on affronte est qu'on n'a pas la moindre idée du nombre de modèles que l'on cherche, et ce parce que non seulement on ne connaît pas le nombre de sous-cultures valides par rapport au sujet de l'exploration, mais aussi parce que tout dépend du niveau auquel on veut les observer. Dans le cas de son travail sur les petits commerçants et artisans, Nonna Mayer n'a repéré qu'un seul modèle commun à cet univers professionnel. Dans le cas de l'enquête sur la citoyenneté, l'analyse a d'abord conduit à dégager cinq modèles ; puis progressivement, deux d'entre eux, représentant deux façons ontologiquement antagonistes de se représenter l'individu dans la société²², ont, dans la description, pris toute la substance des entretiens, les trois autres n'apparaissant plus que comme des modalités de combinaison des deux modèles sources ; après quoi l'analyse plus fine de chacun de ces deux modèles a montré qu'ils comprenaient chacun deux variantes, correspondant à des acceptions positives et négatives de la citoyenneté, et que les quatre « sous-modèles » ainsi obtenus rendent bien compte de quatre « sous-cultures » constitutives de l'histoire politique française (natio-

²² Le rapprochement entre ces deux modèles et les travaux de Louis Dumont sur la genèse de l'individualisme est frappant, et « prouve » le caractère historique et social, culturel en somme, de ces deux modèles. Cf. Louis Dumont, *Essais sur l'individualisme*, Paris, Le Seuil, coll. Esprit, 1983.

naux, républicains, démocrates, « spectateurs du monde »)²³. L'histoire des idées peut montrer comment ces différents courants de pensée se sont fécondés les uns les autres à travers l'histoire intellectuelle française. L'intérêt est alors de voir comment ils se mêlent dans les représentations qu'on dit souvent « ordinaires », sur quels clivages ils se structurent, et surtout comment les individus, qui échappent à l'impératif de cohérence logique à l'œuvre dans le champ politique et intellectuel, jouent des antagonismes dont ils sont porteurs.



Les débats méthodologiques et les conflits épistémologiques qui les sous-tendent sont souvent rudes ; ils sont loin aussi d'être toujours féconds. Écrivant ce texte inspiré des discussions que notre fréquentation commune de Guy Michelat a suscitées, nous n'avons en rien voulu dire que la modélisation est une fin en soi, ni que la pratique qu'il nous a transmise est la seule méthode légitime. S'il nous a semblé intéressant de rendre compte de la pratique transmise par Guy Michelat, c'est qu'elle illustre quelques principes qui nous semblaient importants à rappeler sur l'analyse des entretiens de recherche, étant donné la rareté de la littérature sur le sujet – et le besoin exprimé en la matière par de nombreux apprentis chercheurs.

Il importe d'abord de comprendre et d'assumer que l'interprétation est l'acte fondamental de ce type d'analyse ; elle fait appel à la subjectivité socialement fondée du sociologue, dont la capacité à interpréter le sens exprimé par l'enquêté ne tient pas à une différence de nature entre interviewer et interviewé, mais aux ressources que confère au premier la division sociale du travail d'interrogation. C'est elle qui rend possible une confrontation des points de vue sociaux et qui autorise – ou suggère – l'analyse préalable du sien propre. Cela acquis, il importe surtout, au-delà de la méthodologie effectivement mise en œuvre, de se donner des moyens, adaptés au matériau mais

²³ L'une héritée du nationalisme de droite telle qu'on le trouve exprimé dans l'œuvre de Barrès, l'autre mêlant à la fois la culture catholique et républicaine des courants dominants de la troisième république (cf. Yves Déloye, *École et citoyenneté. L'individualisme républicain de Jules Ferry à Vichy : controverses*, Paris, Presses de Sciences-po, 1994), la troisième issue du libéralisme politique et du catholicisme social, et la dernière rendant compte de ce tout ce qui échappe à la culture politique démocratique, autrement dit ce qui fonde le retrait par rapport au système politique : anarchisme bien sûr, mais plus largement les « non-attitudes ».

aussi à l'analyste²⁴, pour prendre le temps d'aller à la conquête du sens. Traquer l'implicite, rechercher obstinément les traces de la pluralité des significations inscrites dans tous les actes de paroles, s'attacher d'abord et avant tout à tout ce qui paraît étrange, bizarre, difficile à comprendre, repousser fermement la tendance propre, pour le moins, à toute personne formée à l'université, de pointer les contradictions potentielles comme autant de faiblesses d'expression et de conception des choses... autant de petits principes destinés à se préserver de Charybde et Scylla, autrement dit, à ne verser ni dans le classement thématique – qu'il convient de réserver à l'analyse de contenu des corpus quantitatifs - ni dans l'analyse des argumentations – destinée aux travaux de théorie, pensée ou philosophie politiques. Moyennant quoi, la procédure mise en œuvre, la « méthode » utilisée, dont nous ne dirons jamais assez qu'il n'existe pas de procédure brevetable, sera intimement liée aux finalités de l'analyse. Pour les sujets qui intéressent les auteurs de ce texte, elle dépendra tout particulièrement d'un choix théorique préalable : la sociologie empirique contemporaine doit-elle de préférence mettre l'accent sur la (relative) pérennité des grands cadres sociaux de représentations, ou souligner plutôt le caractère (relativement) labile des systèmes individuels de significations ?

Texte extrait de *Aux frontières des attitudes, Hommages offerts à Guy Michelat*, J.M. Donegani, S. Duchesne et F. Haegel dir. Paris, L'Harmattan, 2002., p. 272-295.

²⁴ Que Guy Michelat ait développé une méthodologie qui procède par représentation graphique a peut-être à voir avec le fait qu'il est peintre...